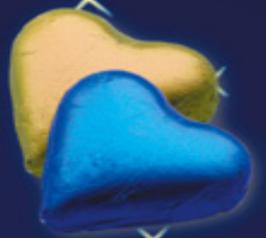


Les chocolats ne
fondent pas à Noël,
les coeurs oui !

Succombez au plaisir de
nos 8 romances inédites



Romance



Addict

Clora Fontaine - Zéa Marshall - Jessica Motron
Bella Doré - Mickaële Eloy - Marie-Claude Catuogno
Agnès Brown - Nathalie Sambat



Recueil de nouvelles



JDH Éditions
Romance Addict



Sommaire

Un Noël inattendu
Par Clora Fontaine

Je refuse de fêter Noël !
Par Zéa Marshall

La gauche porte bonheur
Par Jessica Motron

Aimer, c'est ce qu'il y a de plus beau
Par Bella Doré

Un Noël plein de surprises
Par Mickaële Eloy

La boule à neige de Noël
Par Marie-Claude Catuogno

Les yeux de l'amour
Par Agnès Brown

Cinq Noëls trop tôt

Par Nathalie Sambat



Un Noël inattendu

Par Clora Fontaine

— Ah ! Enfin ! Cela fait au moins un quart d’heure que je tambourine ! Mamie est là ?

— Bonjour, répondit Jonas, interloqué par la tempête brune et bouclée qui déboulait dans le salon de Georgette et Lucien.

— Bonjour, bonjour, murmura la tornade sans se retourner, avant de hurler à tue-tête. Mamie ! Mamie, tu es là ? Papy ! Papy ! C’est moi, Katia ! Je suis arrivée !

Jonas referma la porte délicatement. Les bras croisés, il observa, perplexe, Katia faire les cent pas d’un bout à l’autre de la pièce.

La jeune femme vint jusqu’à lui :

— Ils sont absents ? Vous êtes qui, vous, déjà ? Jonathan, c’est ça ?

— Ils sont dans leur bureau, en train de régler quelques affaires avec un fournisseur. Moi, je suis Jonas. Enchanté également.

De ses grands yeux bleus, elle dévisagea celui qu’elle considérait comme un inquisiteur tout en se retournant au son des pas de sa grand-mère sur le carrelage. Elle fonça vers elle pour se plonger dans ses bras.

— Mamie... Qu’est-ce que ça fait du bien de te voir...

Georgette sourit en étreignant son unique petite-fille, qui avait pris la décision de s’expatrier, de vivre « chez les fous », à Paris. Voilà six mois qu’elles ne s’étaient vues, et chacune en souffrait. Jonas perçut ce manque dans l’intensité de l’étreinte de Georgette. Sans un mot, il quitta la pièce pour mieux préserver leur intimité.

Georgette en profita pour l’interpeller :

— Jonas, auriez-vous la gentillesse de nous faire du thé ?

— Sans problème. Earl Grey pour toutes les deux ? Ou je prévois également Lucien ?

— Je pense que Lucien prendra un déca. Et si vous voulez vous joindre à nous...

— Désolé, il va être l'heure d'aller faire le tour des chevaux. Je vous prépare un plateau.

— Oh... Et si vous aviez du miel, vous seriez un ange.

Cette dernière requête de Katia, lancée sur ton à la fois mielleux et hautain, piqua le jeune homme au vif. Cependant, il choisit la version pacifique pour répliquer.

— Très bien, Mademoiselle. Un miel à la lavande ?

Elle acquiesça, ignorant la pointe de sarcasme.

Aussitôt que Jonas fut dans la cuisine, Georgette s'empressa de débarrasser Katia de son manteau et l'invita à s'asseoir sur le canapé, au coin de la cheminée. Elles avaient tant à se confier. Lucien ne tarda pas à les rejoindre. Ils discutèrent du quotidien de Katia, de son travail d'acheteuse professionnelle pour une grande enseigne française de vêtements. Bien entendu, la conversation dériva sur sa vie sentimentale.

— Et ce jeune homme dont tu me parlais l'été dernier ? Comment va-t-il ? Il ne devait pas venir avec toi pour les fêtes ?

Katia baissa ses yeux embués en triturant l'ourlet de son pull.

— Oh... Tu sais, Mamie, les garçons ne sont pas tous des perles comme Papy...

Georgette fit la moue et serra Katia dans ses bras. Lucien les observa, désabusé.

Dans la cuisine, Jonas s'affairait à la préparation du breuvage réconfortant. Il bouillait intérieurement et manqua de se brûler en versant l'eau dans la tasse de Katia. Son comportement l'avait échauffé. Cette façon d'entrer et de hurler, d'agir comme si elle était chez elle ! Être la petite-fille de ses patrons ne l'autorisait tout de même pas à

manquer de savoir-vivre ! Georgette et Lucien lui avaient vanté une jeune femme belle, sage et bien élevée. Ils avaient tout à fait raison sur le premier point, néanmoins, les deux autres méritaient une explication. Il se hâta de terminer afin d'aller trouver calme et réconfort auprès des chevaux.

Il entra dans le salon d'un pas lourd, et se ravisa aussitôt. Katia, le visage plongé dans le cou de sa grand-mère, hoquetait. Sa tension disparut en un instant, troublé par la scène qui se jouait. Les débordements émotionnels le mettaient mal à l'aise. Georgette lui fit signe de poser le plateau et le remercia. Il s'éclipça en toute discrétion et s'empressa d'aller vaquer à ses attributions premières.

Dans les écuries, Déborah l'interrompt en plein brossage d'*Étoile de Vénus*. Sa nervosité était de retour.

— Tu as l'air agacé. Ou perdu.

— Hum...

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— La petite-fille des patrons a débarqué.

— Houlà...

— Quoi ?

— Pour que tu appelles Georgette et Lucien tes « patrons », c'est que ça ne va pas.

— Elle est égocentrique et hautaine. Je ne veux pas que tu la rencontres.

— Je vais peut-être la croiser tout de même. Je te rappelle que nous dînons ici tous les soirs.

— Eh bien, nous allons changer nos habitudes et manger chez nous.

Déborah ne renchérit pas. Elle saisit une étrille et s'installa dans le box suivant afin de panser *King Black*. La séance de soins se déroula dans un silence de plomb. Déborah n'osait ouvrir la bouche. Elle savait que, quoi qu'elle dise, Jonas serait offensé. Il pouvait se montrer doux et compréhensif autant que borné et étroit d'esprit.

Lorsqu'une personne ne lui plaisait pas, il campait sur ses positions, coûte que coûte.

Lui, de son côté, soufflait et tergiversait. Il n'arrivait toujours pas à se défaire du comportement sans gêne et méprisant de cette petite pimbêche ! Cela faisait cinq ans qu'il travaillait pour Georgette et Lucien. Il n'avait jamais vu Katia. En principe, elle venait lorsqu'il était en vacances. Il lui semblait la connaître simplement au travers des louanges de ses employeurs. Il avait été bien déçu, aujourd'hui. Elle l'avait purement ignoré, avait écorché son prénom sans s'excuser et sans prendre la peine d'écouter sa réponse. Ce genre d'attitude le mettait vraiment hors de lui. Mais, au-delà de tout, il avait le sentiment d'avoir été trahi par ses patrons. Il partageait leurs vies, leur quotidien, leurs émotions, leurs humeurs depuis si longtemps. Bien sûr, il ne se serait jamais permis de s'identifier à leur fils ou petit-fils. Il les connaissait cependant avec une certaine intimité. Et le contraire était tout aussi juste. En cet instant précis, pourtant, ils lui apparurent comme deux étrangers.

Au moment de préparer le repas, Jonas prit soin d'avertir Georgette que Déborah et lui ne seraient pas présents, au prétexte qu'il souhaitait les laisser profiter de leur petite-fille et passer du temps en famille. La septuagénaire le remercia de sa prévenance, bien qu'elle eût aimé qu'ils fassent plus ample connaissance avec Katia, surtout Déborah - une présence féminine et jeune ne lui ferait pas de mal. Jonas n'osa lui avouer que l'aperçu qu'il avait eu de la Parisienne lui avait largement suffi, que le fait de devoir la croiser tous les jours jusqu'à Noël ne l'enchantait guère, et donc qu'il n'était pas vraiment enclin à ce que sa sœur puisse fréquenter une personnalité si dédaigneuse.

De part et d'autre de la propriété, la soirée fut tranquille.

Katia avait recouvré sa sérénité et dégustait la soupe de légumes de sa grand-mère comme si elle n'en avait jamais mangé, retrouvant les saveurs et les odeurs de son enfance. Juste avant le couvre-feu, la tisane de tilleul au coin du feu

lui offrit le réconfort attendu, sous le regard bienveillant de ses grands-parents.

Jonas et Déborah partagèrent une pizza maison, autour d'un jeu de société et de discussions à bâtons rompus sur le lycée et le déroulement de l'année scolaire de la jeune fille. Elle n'osa aborder le point qui la troublait depuis quelques jours. Elle s'entêtait à penser qu'il ne comprendrait pas. Un court instant, elle aurait aimé rencontrer cette Katia afin de juger par elle-même si elles auraient pu, sans devenir amies, au moins s'entretenir de préoccupations féminines. Malheureusement, ce cher Jonas était si têtu qu'une telle hypothèse était à bannir.

Les jours qui suivirent ne furent guère plus reluisants. Jonas s'évertuait à éviter soigneusement « la Parisienne », ainsi qu'il l'avait baptisée. Katia, quant à elle, ne se souciait guère de la présence du palefrenier. Il se débrouillait pour manger plus tard le midi, utilisait le prétexte des devoirs de Déborah pour éviter de partager les repas du soir et ne cessait de guetter les allées et venues de Katia afin de ne pas la croiser dans la maison.

Les trésors d'efforts déployés par le jeune homme furent cependant réduits à néant lorsque la citadine le surprit un après-midi. Il dessellait *Œil de Velours* après un tour en forêt. Vêtue d'un anorak, d'un jean slim et de bottines vernies aux talons aiguilles, un ensemble largement inadapté aux températures hivernales, elle s'approcha. À la seule vue de sa tenue, Jonas se moqua intérieurement. Katia était jolie, même belle, mais apparemment bien plus attachée à la mode qu'au côté pratique des vêtements !

— Est-ce que vous pourriez me mener en ville ?

L'absence de formule de politesse exaspéra Jonas. Il rétorqua, sans daigner lui jeter un regard :

— Tout d'abord, bonjour ! Vous n'avez pas le permis ou vous ne connaissez pas la route ? Et un petit « s'il vous plaît » ne serait pas de refus, charmante demoiselle !

— Oh ! Bien... Excusez-moi, Monseigneur ! Je reformule : Bonjour, Monsieur, auriez-vous l'obligeance de bien vouloir me conduire à la ville, s'il vous plaît, Monsieur ?

— C'est mieux... Oui.

— Pour votre information, non, je n'ai pas le permis ! Je ne vois guère à quoi il me servirait à Paris ! Je vais me préparer. Vers quelle heure serez-vous disponible ?

— Tout de suite, si vous le souhaitez.

— Très bien, alors je reviens.

En reprenant le chemin de la maison, la jeune femme se retourna et lança, sans colère :

— Quant à la politesse, veuillez m'excuser, mais je ne pensais pas que cela vous préoccupait autant quand je vois le mal que vous vous donnez pour ne pas m'adresser la parole ! À tout de suite !

Jonas jeta la selle et soupira. Cette fille était vraiment exaspérante !

Deux minutes plus tard, Katia sortait de la maison, parée pour aller remplir sa hotte de Noël. Elle distingua Jonas et Déborah près des écuries. La discussion paraissait animée. Elle resta à côté du 4x4 afin d'éviter un impair, faisant mine d'observer les champs voisins, totalement désertés.

Le jeune homme se rendit compte de sa présence et clôtura le débat avec sa sœur qui le suppliait de les accompagner. Au fur et à mesure qu'il approchait de la voiture, son air moqueur prenait le dessus.

— C'est ça que vous appelez « vous préparer » ?

— Oui, pourquoi ?

Jonas tendit une paire de bottes de jardinier à Katia qui les saisit, une expression de dégoût sur le visage.

— Elles ne vont pas vous mordre.

Katia grimaça.

— Mais je vous comprends : elles seront moins *tendance* que vos petits bottillons. Par contre, nous n'avons pas de grand centre commercial, donc je vous conseille vivement de les enfiler si vous ne tenez pas à vous casser une jambe !

Dans le véhicule, un silence de mort les accompagnait. Katia était recroquevillée sur elle-même et Jonas conduisait nerveusement. L'un comme l'autre ne savait comment entamer la conversation et encore moins comment la poursuivre. Ils n'avaient rien en commun. Katia était

persuadée que Jonas était un homme bourru, campagnard, sans aucune finesse et dénué de sentiments. C'est lui qui se risqua :

— Où est-ce que je vous dépose ?

— Il y a un magasin de cadeaux, ou quelque chose dans le même style ?

— Vous cherchez des idées pour vos grands-parents ?

Elle acquiesça d'un simple hochement de tête.

— Pour Georgette, je vous conseille le magasin de thé et café. Vous pourrez trouver de jolies tasses en porcelaine. Elle en raffole. Et pour Lucien, vous pouvez vous rendre à la librairie, il est fan de bandes dessinées.

— C'est gentil, mais c'est ce que j'allais faire.

Elle détourna la tête afin de masquer son malaise. Cet homme, bien que simple employé de ses grands-parents, semblait bien les connaître. Elle avait entendu parler de lui fort souvent, mais ne pensait pas qu'il fût lui-même autant attaché à Georgette et Lucien. Ce fut plus son intérêt pour eux qui la déstabilisa que sa propre ignorance à trouver un présent qui leur ferait plaisir.

Jonas, quant à lui, n'insista pas. Il perçut la gêne dans l'attitude de Katia, dissimulée par une fausse fierté.

— Et vous, vous n'avez rien à acheter ?

Il comprit très bien le but de la question.

— Je ne sais pas encore comment la gâter...

— Un parfum, du maquillage... à moins qu'elle n'ait pas le droit.

— Je ne suis pas un sauvage et encore moins un dictateur. Déborah peut tout à fait se maquiller. Mais je ne sais pas si elle s'intéresse à ce genre de futilités.

— Quand on a dix-sept, dix-huit ans, que l'on prend soin de se coiffer et que l'on porte des vêtements en accord les uns avec les autres, même pour panser les chevaux, on s'intéresse à ce genre de futilités. Je vous parle d'elle, pas de vous, ni de moi, bien que je sois une fille.

Il sourit de biais. Mais pour qui se prenait cette mégère ? Elle se permettait en plus de lui donner des conseils sur la façon de gérer le Noël de sa propre sœur.

Percevant l'agacement de son chauffeur, Katia conclut, en descendant de la voiture :

— Et ce n'est pas parce qu'elle aimera se maquiller qu'elle finira à Paris, chez les fous ! Sur ces bonnes paroles, je vous remercie. À tout à l'heure.

— Vous en avez pour longtemps ?

— Environ une demi-heure ou trois quarts d'heure.

— D'accord, je vous attends.

Et bien que l'idée lui paraisse encore saugrenue, il se dirigea sur le trottoir d'en face et entra dans la parfumerie.

Déborah redoutait l'arrivée du week-end.

En temps normal, Jonas et elle passaient la majeure partie des deux jours en compagnie de Georgette et Lucien. Qu'en serait-il cette fois ? Devrait-elle subir la mauvaise humeur fraternelle pendant quarante-huit heures ? Elle souffrait presque de ne pouvoir aller au lycée. Il représentait son échappatoire en cette période tendue.

La question ne se posa pas très longtemps.

Vers dix heures, le samedi matin, Georgette arriva sur le pas de leur porte pour les convier au repas de midi.

— Oh... Je suis désolé, commença Jonas.

À ces mots, Déborah leva la tête. Il allait mentir ouvertement. Elle reconnut instantanément son air de martyr faussement malade ! Elle n'en croyait pas ses oreilles ! Il était si proche de ses employeurs. Il les respectait et les estimait plus que quiconque. Comment pouvait-il leur faire ce coup-là ?

Dès le départ de la septuagénaire, la jeune fille prit ses révisions de maths sous le bras et, tout en filant dans sa chambre, lui lança, amère :

— Tu n'oublieras pas de réciter trois « Notre Père » et autant de « Je vous salue, Marie » ! C'est ce que tu me dis d'habitude, non ?

— Ce n'est pas la même chose !

Elle se retourna, le visage dur :

— C'est un mensonge, un manque de respect envers eux ! Pour une fois, c'est toi qui devrais avoir honte ! Tu as peur de quoi ? Que la Parisienne te mange ? Ne t'en fais pas, je l'en empêcherai. Je ne voudrais pas qu'elle ait une indigestion !

Déborah claqua la porte de sa chambre.

Son frère ne lui fit aucune remontrance. Dans le fond, elle avait raison. Il n'était pas fier de lui. Il sortit dans le jardin. L'air était sec et le soleil brillait fort. Il aimait ce temps d'hiver où la beauté d'un ciel dégagé permettait à la nature de nous offrir ses trésors. La neige, tombée pendant la nuit, recouvrait l'ensemble de la propriété et les champs alentour. Des oiseaux piaillaient de-ci de-là ; les chevaux hennissaient et les chèvres bêlaient. Jonas s'assit au bord de la porte-fenêtre et décacheta le paquet de cigarettes dissimulé depuis son embauche dans la propriété.

Il s'interrogea sur son comportement. Déborah avait soulevé un point important : il mentait ouvertement et manquait de respect à ceux qui l'avaient accueilli sans réserve, cinq ans auparavant.

Il avait vingt-trois ans quand il avait posé sa valise à Meillac, à la suite de la parution d'une petite annonce indiquant que des exploitants agricoles cherchaient un palefrenier. Jonas et Déborah avaient perdu leur maman d'un cancer trois ans plus tôt. Il avait travaillé dur pour subvenir aux besoins de sa sœur, refusant à cor et à cri que la DDASS la prenne en charge. Son père avait déjà eu la bonne idée de les laisser tomber alors qu'elle savait à peine marcher, il était hors de question qu'elle se retrouve seule et élevée par des inconnus quand bien même son frère était en âge de le faire. Il avait abandonné ses études de comptabilité, puis enchaîné les emplois d'agent d'accueil dans une société immobilière, de conseiller au guichet dans une banque en passant par caissier dans un supermarché. Malheureusement, Jonas savait pertinemment que ces emplois ne suffiraient pas à assurer un avenir solide à lui et à sa petite sœur.

Passionné de chevaux depuis l'enfance, il avait arrêté l'équitation après son baccalauréat, les études et sa passion n'auraient pu se cumuler, d'autant que sa mère était tombée malade à la même période. En parcourant les

annonces de l'agence pour l'emploi, celle de Georgette et Lucien avait retenu son attention et il avait décidé de tenter l'aventure. Après deux entretiens téléphoniques, il s'était présenté. Tout d'abord, surprise de le découvrir accompagné d'une petite tête blonde aux cheveux longs et bouclés, elle leur avait ouvert la porte et proposé un chocolat chaud. Jonas avait expliqué sa situation à ses futurs employeurs en avouant sa crainte de se voir refuser le travail.

— Tout le monde a droit à sa chance... lui avait répondu Georgette.

C'est sur cette belle phrase que l'aventure avait débuté, et continuait. Déborah avait trouvé sa place entre les propriétaires et son frère et adorait grandir au milieu des animaux. Jonas avait su combiner ses responsabilités et son travail, avec le soutien de ses patrons.

« Tout le monde a droit à sa chance. » À présent, il retournait cette phrase dans sa tête. Il écrasa son mégot sur le bord de la porte-fenêtre, rentra et le jeta à la poubelle sous le regard étonné de Déborah.

— Je reviens, annonça-t-il sans plus d'explication.

Mais avant qu'il ne franchisse le seuil de la maison, elle eut le temps de lancer :

— Merci !

Ni Jonas ni Déborah ne vit le sourire serein sur le visage de l'autre.

Ce fut Katia qui lui ouvrit la porte.

— Je viens voir Georgette.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Mais rien... Pourquoi ?

— Elle est renfermée depuis qu'elle est revenue de chez vous !

— Je... je suis désolé...

— Vous pouvez !

Elle le toisa un instant et renchérit, sûre d'elle :

— Il ne s'agit pas de moi, mais de ma grand-mère. Je ne sais pas ce qu'elle vous trouve, mais elle a beaucoup

d'affection pour vous ! Et là, vous venez de lui faire mal. Alors, laissez vos jugements à la porte, et pensez un peu aux autres au lieu de vous focaliser sur vos préjugés !

Elle tourna les talons et regagna le canapé pour terminer la lecture de *Cosmopolitan*, laissant Jonas libre de discuter avec Georgette.

Celle-ci accepta les excuses embrouillées du jeune homme et le serra dans ses bras en signe de paix. Il courut se changer et revint, quelques minutes plus tard, Déborah sur ses talons.

La rencontre entre Katia et Déborah fut timide. Le regard lourd de Jonas bloquait toute envie de se confier librement. Contre toute attente, ce fut Lucien qui leur permit de lever le voile, entraînant le jeune homme dans son bureau, afin de vérifier une anomalie comptable.

À leur retour, les filles, tranquillement installées au coin du feu, parcouraient les magazines et s'extasiaient sur les collections d'hiver. Lucien haussa des épaules en guise d'incompréhension face à la mine atterrée de Jonas. Georgette crut bon de souligner :

— Vous avez vu comme elles s'entendent bien !

Son sourire lumineux effaça la rancœur de Jonas.

Le repas se déroula dans la bonne humeur, malgré la discrétion du jeune homme. Il restait méfiant quant à l'influence que celle qui demeurerait « la Parisienne » pourrait avoir sur Déborah. Outre ce scepticisme, sa petite sœur parlait, plaisantait. Il était même en train de la découvrir. Elle discutait potins de stars et grands couturiers ! C'est au coin de l'évier, en aidant Georgette à débarrasser la table, que la raison le rattrapa :

— C'est pour cela que je voulais que Déborah rencontre Katia...

— Que voulez-vous dire ?

— C'est une fille, Jonas ! Elle a besoin de quelqu'un avec qui parler et qui la comprenne.

Il soupira.

— Je ne te juge pas et je ne juge pas la façon dont tu l'élèves et tu prends soin d'elle. Nombreux sont ceux qui l'auraient laissée au bord de la route ! Mais tu es un homme... Et, de plus, celui qui se rapproche le plus de l'image d'un père ! Elle ne va pas se confier à toi, elle ne te dira pas ses sentiments, ses problèmes. Et c'est normal. Il y a des choses que les filles ne veulent raconter qu'à des filles.

Il s'adossa près de la fenêtre et porta son regard au loin, ne sachant que répliquer. Il prenait tout à coup conscience du rôle qu'il s'était attribué envers sa sœur.

— J'espère ne rien avoir fichu en l'air...

Katia entra au même instant.

— Mais non, vous n'avez rien fichu en l'air.

Ses yeux bleus fixaient intensément ceux de Jonas.

— Cette petite est géniale. Elle regorge de vie ! Elle a beaucoup de chance, croyez-moi...

L'adolescente fit irruption dans l'encadrement de la porte :

— Jonas, est-ce que je pourrai aller faire les magasins mercredi ou le week-end prochain avec Katia ?

— Tu connais les règles... Tes devoirs...

Elle souffla bruyamment, tandis que Georgette faisait les gros yeux à son palefrenier. Katia n'osait intervenir. À présent que le dialogue était possible, elle ne tenait pas à relancer une offensive.

Jonas abdiqua.

— Oh... et puis si tu veux ! Ton trimestre a été très satisfaisant pour moi ! Tu as bien le droit de prendre du bon temps...

Déborah courut à lui :

— Super ! Merci. Tu es le meilleur...

Surpris par tant de ferveur, Jonas hésita une poignée de secondes à refermer ses bras sur elle afin de profiter de cette tendresse si rare entre eux.

Georgette et Katia, quant à elles, s'éclipsèrent pour laisser libre cours à leur intimité.

Pour leur journée *shopping*, Katia et Déborah se firent conduire jusqu'à Rennes par Jonas. Elles rentreraient par taxi ou bien prendraient les transports en commun, selon l'heure à laquelle elles auraient terminé leurs achats. Jonas avait un fournisseur à rencontrer, puis il retournerait tranquillement à la propriété.

Il n'eut pas besoin de chercher une place pour se garer, Déborah l'embrassa rapidement avant de descendre de la voiture, suivie de près par Katia qui conclut, légère :

— C'est une fille ! Ne faites pas la tête, je vous la rends propre et sage comme une image. Promis !

Jonas n'eut pas le temps de répliquer, elle avait déjà claqué la portière et s'éloignait au bras de l'adolescente, fascinée par l'univers gigantesque dans lequel elle allait plonger. Il se résigna et reprit son chemin en sens inverse.

Devant les yeux émerveillés de Déborah, Katia ne put s'empêcher de dire :

— On dirait que tu n'as jamais mis les pieds dans un centre commercial ?

— Si ! Mais pas aussi grand !

— Ne me dis pas que tu te limites à Meillac pour faire tes achats ?

— Non ! Bien sûr ! Quand il le faut, nous allons à Combourg.

Déborah demeurait extasiée par les lumières, le bruit, la foule, la hauteur du monument. Et les magasins : une centaine de boutiques collées les unes aux autres, toutes plus attirantes les unes que les autres, avec leurs vendeuses savamment maquillées et si élégantes ! Plongée

dans sa découverte, elle ne prit pas part au regard ahuri de Katia qui, de crainte d'avoir mal entendu, reformula les propos de la jeune fille :

— Tu veux dire que tu ne connais que les hypermarchés locaux ?

— Oui, c'est ça. Mais c'est bien ! J'ai quand même dégoté deux ou trois vêtements de marque ! Je peux te dire que j'étais super heureuse.

— Je veux bien te croire.

Katia était abasourdie, mais ravie de pouvoir faire en sorte que la jeune fille s'immerge dans un univers qui lui plaisait.

Elles parcoururent une dizaine de boutiques avant de faire une pause pour déjeuner.

— C'est génial ! Je te remercie tellement de m'avoir fait venir avec toi !

— Ton frère était d'accord... C'est lui que tu peux remercier.

— Hum hum.

Déborah répondit avec une moue boudeuse.

— Sans doute n'y a-t-il jamais pensé...

La jeune fille haussa les épaules.

— Il est très... comment dire... Très masculin.

— Oui, et aussi borné et bourru ! renchérit Déborah.

Katia la fixa, interdite.

— Ne me regarde pas comme ça. C'est vrai, non ?

— Peut-être. Mais je suis plutôt en train de le défendre alors que ce devrait être à toi de le faire. C'est ton frère.

— Oui. Il est aussi gentil, patient, il écoute les gens... Il me supporte et a fait beaucoup d'efforts pour moi. Je le sais. C'est pour cela que je ne lui reproche pas d'être parfois si fermé. Je lui dois énormément. Et toi, tu as des frères et sœurs ?

— Non, je suis fille unique.

— Donc la seule petite-fille de Georgette et Lucien.

— C'est ça.

Elles savouraient lentement leur soda quand Déborah aperçut Jérémy accompagné de ses *potes*, devant le magasin face à elle. Il lui fit un rapide signe de la main. L'adolescente, qui vira rouge pivoine, lui rendit sa marque d'attention. Katia se tourna aussi discrètement que possible. Elle n'eut besoin d'aucune explication pour changer de conversation :

— Ça fait combien de temps, lui et toi ?

De rouge pivoine, le teint de Déborah devint cramoisi en dix secondes.

— On... Je... Lui... Enfin, non, ce n'est pas ce que tu crois.

— Je ne crois rien. Je vois.

À présent, Déborah triturait nerveusement les miettes de son crumble.

— Alors ?

— On ne sort pas ensemble.

— Pourquoi ? Tu as l'air totalement fondue !

— Je ne sais pas...

Katia changea de place et se rapprocha de Déborah. Elle entoura ses épaules de son bras et la rassura avec toute la bienveillance d'une confidente.

— Tu sais, il faut un début à tout. Tu n'as pas à avoir peur ou honte, ou je ne sais quoi d'autre. Est-ce que tu en as parlé à quelqu'un ?

Déborah fit un signe négatif de la tête.

— Et tu veux en discuter ?

L'adolescente commença timidement ses confessions, puis de manière plus fluide, jusqu'à être en totale confiance. Elle n'avait jamais eu de copain, contrairement à ses amies de lycée. Elle se sentait si mal qu'elle avait inventé des histoires de vacances pour paraître moins niaise. Et, depuis la fin de l'année dernière, elle avait remarqué Jérémy. Ils partageaient certaines matières et s'entraidaient devant les difficultés : lui en histoire-géographie et en français, et elle en mathématiques. Elle avait réussi à remonter sa moyenne grâce à lui ! Jonas ignorait tout de cette amitié amoureuse.

Et, la veille, à la fin des cours, Jérémie l'avait invitée pour une sortie au cinéma. Elle ne savait pas encore comment le demander à son frère.

Katia l'écouta, la conseilla. Elle lui promit de ne rien dire à Jonas, mais également qu'elle ne le ferait pas pour elle. Tout macho qu'il soit, il comprendrait.

— Tu crois ?

— Il a bien eu des copines !

— Pas depuis que nous sommes là.

— Tu ne le sais pas. Il ne te dit peut-être pas tout...

Déborah lança sur le ton de la plaisanterie :

— Ah, pourquoi ? Toi aussi tu souhaites te livrer ?

— Pourq... ? Oh, non ! Tu es bête !

Katia sourit à l'allusion de la jeune fille, un léger malaise au coin des lèvres et du ventre. En la connaissant bien, on pouvait même distinguer ses joues rosies. Que diable lui prenait-elle ? Certes, Jonas était bel homme, mais de là à imaginer ce genre de relation... Pourtant, les papillons qui lui chatouillaient l'estomac avaient tout l'air de vouloir lui faire passer un autre message.

L'après-midi se poursuivit dans la même gaieté que le matin. Vers seize heures, après un ultime thé à la menthe, elles appelèrent un taxi pour regagner Meillac.

Jonas tournait en rond. Il était presque dix-sept heures. Que faisaient-elles ? Il n'aurait pas dû accepter de les laisser rentrer seules. En cette saison, les routes étaient glissantes. Il redoutait qu'un accident ne complique un peu plus cette journée.

Au son de pneus écrasant le gravier, il sortit immédiatement. La nuit était tombée ; vêtu d'un simple pull, il invita Déborah à se mettre au chaud pendant que Katia réglait la course. Elle lui trouva un air grave et inquiet.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Entre et j'arrive, la somma-t-il sans explication.

La jeune fille obéit. Son cœur battait la chamade. Elle connaissait ce visage, ces traits, cette dureté mêlée de tristesse. Elle ne l'avait vu qu'une seule fois. Cela faisait maintenant huit ans.

Elle s'assit au bord de la table et attendit sagement.

Jonas apparut dans les pas de Katia. Il lui demanda également de prendre une chaise. Elle obtempéra sans rechigner.

Il était debout, devant elles, et frottait ses mains pour les réchauffer. Déborah voulait qu'il en finisse tout de suite, alors que Katia tentait de déchiffrer ses mimiques instables.

— Voilà... Je dois vous dire quelque chose... Il s'est passé... Enfin, euh...

— C'est qui ? le coupa Déborah.

Il toisa sa sœur. Katia tourna la tête vers l'adolescente pour découvrir un visage blême, des yeux brillants, au bord des larmes, et des lèvres tremblantes. Elle comprit.

— Mon Dieu !

Jonas s'approcha d'elle et lui prit les mains. Il mit tout son cœur pour lui expliquer comment, le matin même, en rentrant de Rennes, il avait trouvé les pompiers. Georgette était en larmes, elle faisait les cent pas et se rongait les sangs. Lucien avait eu une crise cardiaque assez sérieuse.

— Il est...

— Non, il a été opéré en urgence. On lui a posé un pacemaker. Georgette est avec lui. Tout va bien. Votre grand-père va bien, Katia.

— Pourquoi tu n'as pas appelé ?

— Ton téléphone était là et celui de Katia ne répondait pas.

Aussitôt, la jeune femme s'empara du boîtier noir, dont la batterie était totalement déchargée. Elle le jeta dans son sac et laissa ses larmes couler dans le cou de Jonas.

Déborah se leva pour mettre la bouilloire en marche afin de préparer une boisson chaude. Elle prit soin de ranger les

achats près du canapé et rejoignit les adultes. Elle aussi avait besoin de réconfort.

La soirée s'annonçait longue et maussade.

Jonas avait usé de fermeté face à l'insistance de Katia pour se rendre au chevet de son grand-père. À contrecœur, car il avait vu sa tristesse et son désespoir poindre au fur et à mesure qu'il lui avait dit que cela ne servirait à rien, que Georgette était déjà sur place, que les médecins faisaient leur travail et qu'il était en sécurité.

Il comprenait trop bien cette situation. Lui-même avait subi cette résistance lorsque sa mère était à l'hôpital, à quelques différences près : il était seul avec sa sœur, sans personne pour les rassurer, les serrer dans leurs bras et sécher leurs larmes.

Katia avait fini par s'endormir sur le canapé, vers une heure du matin.

Lorsqu'elle émergea, il était neuf heures passées. Elle se faufila doucement jusqu'à la cuisine, où l'odeur du café et du pain grillé lui réchauffa le cœur.

Déborah était attablée, dégustant de belles tartines de beurre et de confiture d'oranges avec son café, tout en lisant un magazine de chevaux. Jonas terminait sa tasse, accoudé au comptoir, le regard dans le vide. Le parfum sucré de Katia le sortit de ses rêveries.

— Comment ai-je atterri dans votre lit ?

— Je vous y ai installée une fois endormie.

— Et vous ?

Il fit un signe du côté du canapé où trônaient encore son plaid et son oreiller.

— Je suis désolée.

— Ne le soyez pas. Il est bien plus confortable qu'il n'y paraît...

— Et il a l'habitude, poursuit Déborah.

Katia l'interrogea de ses yeux bleus.

— Quand nous étions tous les deux, avant de venir ici, nous n'avions qu'un petit appartement, et Jonas dormait dans le canapé.

— Vous préférez thé ou café ? coupa-t-il, évitant toute réflexion ou débordement d'ordre sentimental sur une vie dont il ne souhaitait pas faire étalage ce matin-là.

— Thé, avec plaisir.

Elle prit place en face de Déborah. Alors que l'eau bouillait, Jonas revint avec une veste polaire qu'il lui mit sur les épaules. Elle accepta l'attention, avec un regard bien plus parlant que tout autre commentaire.

— Vous voulez aller à l'hôpital, aujourd'hui ?

— Oui, je vais appeler un taxi.

— Non, nous irons également avec Déborah.

— Ne vous sentez pas obligés de m'accompagner.

— Tu plaisantes ? s'indigna l'adolescente. Il s'agit de Lucien, nous n'allons pas attendre sagement ici. Nous allons le voir aussi !

La détermination de la jeune fille mit un terme à tout débat.

Une fois le petit-déjeuner avalé, Katia regagna la maison afin de se changer pour rendre visite à son aïeul.

Le trajet jusqu'à l'hôpital de Dinan fut silencieux. De temps à autre, Jonas portait un œil rapide en direction de Katia. Elle ne lâchait pas la route du regard. Elle semblait hypnotisée, plongée dans ses pensées. Déborah n'osait pas prendre la parole, il le voyait quand, dans le rétroviseur, il apercevait sa sœur ouvrir la bouche tout en se penchant légèrement en avant, se ravisant aussi vite.

Une fois sur place, ils trouvèrent Lucien fatigué et Georgette inquiète, mais alerte. Elle les rassura. Les médecins étaient intervenus à temps et le chirurgien avait agi rapidement. Tout allait mieux. Lucien était en

observation afin de s'assurer que le petit boîtier fonctionnait parfaitement, puis il pourrait retrouver la maison.

— Encore heureux, râla-t-il, alors que tout le monde le pensait endormi.

— Papy !

Katia se précipita au bord de son lit, suivie de près par Déborah. Jonas se contenta d'un simple sourire et d'un petit geste de la main pour lui démontrer son affection. Lucien lui répondit d'un clin d'œil et d'une plaisanterie :

— Vous avez vu ! Deux belles jeunes filles pour un vieux comme moi !

Il se pencha vers chacune d'elle et déposa un baiser sur leurs fronts en murmurant :

— Allez, séchez vos larmes maintenant, gardez-les pour ce qui en vaut vraiment la peine. Moi, je suis là et je vais continuer à vous enquiquiner !

— Heureusement... chuchota Jonas.

La visite se termina, naturellement, dans les rires et les préparatifs de Noël.

Le soir même, Jonas proposa à Katia de rester chez eux durant l'hospitalisation de Lucien. Georgette ne rentrerait qu'avec son mari. Il était absurde que Katia soit isolée, alors qu'ils vivaient à vingt mètres les uns des autres.

— Sinon, vous pouvez venir.

Jonas eut un moment d'appréhension.

— Mes grands-parents sont absents, je dois entretenir un minimum leur maison et faire en sorte que la cheminée fonctionne. Cependant, vous avez raison, je n'ai pas envie de rester seule. Mais il y a bien assez de place pour nous trois ! Déborah pourra prendre ma chambre, moi celle de mes grands-parents, et vous...

— Le canapé ! plaisanta Déborah.

Ils se mirent à rire franchement avant de reprendre :

— Non ! La chambre d'amis.